6e Année. — N° 15. 5 Août 1900.

LE PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF : A. LAURENT DE FAGET | SECRÉTAIRE : GABRIEL DOLBAU

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

Les bureaux du « Progrès Spirite » sont ouverts tous les jours, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures, dimanches et fêtes exceptés. Notre Rédacteur en chef y reçoit, les lundi, mercredi et vendredi, de 3 à 6 heures.

Pour éviter tout retard, les lettres, demandes de renseignements, de volumes, de brochures, etc., doivent être adressés : à l'ADMINISTRATION du *Progrès Spirite*, 1, rue Oberkampf, à Paris.

CONGRÈS DE 1900

Souscription pour le Congrès de 1900

Reçu de :

M. Lyon père, à Paris.	6 francs
Mme Marie de Spiridonoff, à Saint-Pétersbourg	12 —
M. Nicolas Réchetnikoff, à Moscou	12 —
M. Kwintilian Charkievitch, à Nignedevitsk (gouvernement de Woronège, Russie)	12 —
Un groupe fermé, à Paris . . .	12 —
Total	54 francs
Listes précédentes. . . .	563 fr. 60
Total à ce jour.	617 fr. 60

RÉNOVATION SOCIALE

Bien que nous ne jetions que rarement un coup d'œil sur les ouvrages littéraires qui ne traitent pas directement les questions spirites, nous croyons utile d'analyser le nouveau livre de M. Han Ryner : *Le Crime d'obéir*.

Il y est dit de fort intéressantes et spirituelles choses sur certains félibres plus ou moins méridionaux et sur certains spirites peu sincères. Ces critiques n'empêchent pas Mistral, le grand poète provençal, d'être un félibre de large envergure, et le Spiritisme, une science religieuse admirable pour celui qui veut sérieusement l'étudier.

Sur le fond de l'œuvre, sur la thèse sociale que l'auteur y soutient — ou plutôt qu'il y laisse entrevoir — nous dirons notre pensée sans ambages.

Nous croyons, comme lui, que notre organisation sociale est encore bien incomplète. Il y a tant de malheureux sur terre ! Il faudrait de plus en plus en limiter le nombre. Il faudrait s'occuper du sort des vieillards pauvres, de celui des familles chargées d'enfants. Il faudrait, par la prévoyance sociale, par la solidarité humaine, atténuer, sinon détruire, les causes des maux qui désolent encore l'humanité. Mais il est à craindre que le lent travail des siècles ne soit nécessaire à l'éclosion de tous les progrès que nous avons en vue. Nous ne partageons pas l'opinion de ceux qui pensent que, du jour au lendemain, on peut refaire le cœur et l'âme de l'humanité. Les hommes, pour la plupart, sont des animaux supérieurs, mais il en est encore beaucoup qui avoisinent les *Carnassiers !* La justice ? nous la rêvons splendide pour tous, mais rarement nous sommes justes nous-mêmes. Le héros du roman de M. Han Ryner ne nous paraît pas toujours juste, lui aussi, dans son opposition systématique aux lois de notre société. Son héroïsme n'est-il pas entaché d'orgueil ? A notre humble avis, les écrivains, les penseurs doivent éclairer de plus en plus l'humanité ; leur mission est de lui dénoncer ses erreurs, ses vices, ses cruautés, ses crimes même ; ils doivent de plus en plus la

mettre en présence du sublime idéal qu'elle est appelée à atteindre un jour. C'est ainsi que, petit à petit, se forme le sens moral d'une époque, et qu'on peut espérer voir la société future en progrès sur la civilisation actuelle, qui contient encore tant de barbarie.

Mais, par un sentiment exagéré de la dignité humaine, de la liberté de chacun, croire qu'on peut, par exemple, se refuser à payer les denrées dont on a eu besoin pour se nourrir ; croire qu'on peut refuser de servir sa patrie comme soldat, parce qu'on rêve la pacification de l'humanité ; s'insurger individuellement contre les lois qui nous régissent, c'est, à notre avis, faire œuvre inutile et même dangereuse. On ne change pas les mœurs d'un peuple (de tous les peuples) par une protestation violente, mais isolée. Et cette protestation, généralement, se retourne contre l'idée que le protestataire voulait servir.

Nous connaissons la devise : « TOUT EST A TOUS. » Elle est impraticable à l'heure actuelle, et elle le sera encore longtemps. Quand l'idée qu'elle exprime sera véritablement passée dans nos mœurs, quand TOUT appartiendra vraiment à TOUS, ce sera l'ère de l'harmonie sociale, de la fraternité la plus grande qui se puisse rêver. Mais y arrivera-t-on jamais ? Est-il même possible d'y arriver, étant données les profondes différences d'intelligence et de moralité qui existent entre les hommes et les rendent hostiles les uns aux autres ?

En attendant, nous devons respecter la propriété individuelle, et celui qui vole est justement flétri par les lois.

Si nous admettions, seulement pour vingt-quatre heures, la doctrine du bien fondé des « reprises individuelles » (nom dont certains décorent aujourd'hui le vol), ce serait une belle cacophonie sur toute la terre !

Autre côté de la question :

Chacun de nous a-t-il le droit naturel de se créer une société selon ses rêves, une société idéale, fictive, pour y vivre librement, en pleine révolte contre les lois, les conventions, les usages partout admis ? La société doit-elle régenter l'individu, ou l'individu dominer la société ? Tout en ne nous dissimulant pas que la société actuelle est loin d'être parfaite, comment nous serait-il possible de prendre le parti de l'individu contre elle, quand l'individu se borne à combattre invariablement toutes ses institutions ? Certes ! Jésus avait raison contre la masse de ses persécuteurs, mais Jésus, le grand missionnaire, tout en montrant à l'homme les progrès qu'il devait accomplir, savait respecter les lois de son pays. Il savait qu'il faut semer avant de récolter, et ce n'est pas par des bravades inutiles qu'il cherchait à améliorer l'état social de son temps.

Voulons-nous insinuer par là qu'il faut hurler avec les loups, ou accepter, tête baissée, les iniquités sociales ? Loin de nous cette pensée. Mais les revendications individuelles énergiques sont trop isolées, nous le répétons, pour aboutir à un résultat pratique. Il faut — à la grande idée fraternelle que nous avons tous l'ambition de servir — plus qu'un effort révolutionnaire individuel, rendu ridicule par sa rareté même ; il lui faut l'ébranlement des masses, entraînées à la conquête de meilleures destinées sociales ; il lui faut la conscience des foules s'éveillant enfin à la conception de plus hautes responsabilités, de plus larges devoirs, et, conséquemment, de libertés plus grandes ; il lui faut l'action combinée et incessante des philosophes et des poètes, des écrivains, des penseurs, de tous ceux qui, de leur plume ou de leur parole, brisent les chaînes d'esclavage et tracent une nouvelle route à la marche en avant de l'humanité.

Le héros du *Crime d'obéir* meurt victime de son attachement à un principe faux qu'il croit sacré : *L'homme est semblable à l'homme ; personne n'a le droit de commander ; personne n'a le devoir, ni même le* DROIT *d'obéir*. Voilà un axiome qui serait redoutable pour la société, si on le prenait au pied de la lettre ! Si chaque homme, à l'heure actuelle, était absolument libre de tous ses actes, nous assisterions, je crois, à de jolies choses.

Il y a entre les hommes, répétons-le, des différences naturelles de tempérament, d'intelligence, de moralité, conséquences de l'état plus ou moins avancé que l'âme s'est acquis par ses expériences et ses efforts moraux à travers ses précédentes incarnations. Le cœur et l'esprit d'un Vincent de Paul n'ont rien de commun avec le cœur et l'esprit des assassins, tortionnaires et autres variétés de la brutalité humaine. Voyez-vous tout le monde au même niveau ? Comment égaliserez-vous des êtres si dissemblables ?

La société a donc le droit, tant que l'humanité ne sera pas exclusivement composée d'hommes moraux et intelligents, d'imposer sa loi aux natures perverses qui, livrées à elles-mêmes, ne seraient capables que de produire le mal. Seulement, il faut que cette loi soit vraiment juste, *que la société soit pour l'individu une mère et non une marâtre.* Quand elle méconnaît elle-même ses devoirs,

elle ouvre la porte aux révolutions, qui la contraignent à plus de justice. Parfois, un vent de réforme, qui vient de Dieu, souffle sur les hommes, et les progrès alors semblent s'accomplir d'eux-mêmes. Mais, encore une fois, il faut intéresser la foule aux idées nouvelles par des programmes nettement définis et non par des rêveries fausses, car c'est la foule qui peut, en s'insurgeant, quand il le faut, contre la loi mauvaise, tracer leur ligne de conduite aux législateurs. L'opinion publique doit être touchée pour que les réels progrès trouvent enfin leur accomplissement. Tant que l'individu reste muré dans sa désobéissance passive aux lois, dans son inertie désespérée, le progrès n'avance pas. Le réfractaire a beau se faire broyer à la fin par la roue sociale, sous laquelle il s'est volontairement placé, les hommes restent généralement sourds à sa plainte, et, quelquefois même, impassibles devant sa douleur.

Selon l'expression de Victor Hugo :

« Nous devons hâter l'heure
« De ce grand lendemain : l'humanité meilleure ! »

Mais pour cela, ne craignons pas de le répéter, c'est le dévouement à l'humanité qui est surtout nécessaire ; c'est l'abnégation personnelle et non le triomphe de l'égoïsme individuel que nous devons appeler de tous nos vœux ; c'est la lutte ardente et sincère contre tous les préjugés, que nous devons entreprendre courageusement, sans haine contre les hommes, car la haine ne produira jamais le bonheur. Enfin, à quoi bon une résistance individuelle opiniâtre à toutes les lois existantes ? Subissons-les (puisque nous ne pouvons faire autrement), bien qu'elles soient encore loin de la perfection désirable, mais appliquons-nous à rendre possibles des lois meilleures en semant dans le cœur des hommes, par notre propre exemple, moins de rivalités jalouses et plus de hautes vertus.

A. Laurent de Faget.

ESPRITS SOUFFRANTS

(*Suite.*)

Étude sur les communications de Claire.

Ces communications sont surtout instructives en ce qu'elles nous montrent un des côtés les plus vulgaires de la vie : celui de l'égoïsme. Là ne sont point ces grands crimes qui épouvantent, même les hommes pervers, mais la condition d'une foule de gens qui vivent dans le monde, honorés et recherchés, parce qu'ils ont un certain vernis et qu'ils ne tombent pas sous la vindicte des lois sociales. Ce ne sont point non plus, dans le monde des Esprits, des châtiments exceptionnels, dont le tableau fait frissonner, mais une situation simple, naturelle, conséquence de leur manière de vivre et de l'état de leur âme ; l'isolement, le délaissement, l'abandon, voilà la punition de celui qui n'a vécu que pour lui. Claire était, comme on l'a vu, un Esprit très intelligent, mais un cœur sec ; sur la terre, sa position sociale, sa fortune, ses avantages physiques lui attiraient des hommages qui flattaient sa vanité, et cela lui suffisait ; là, elle ne rencontre que l'indifférence, et le vide se fait autour d'elle : punition plus poignante que la douleur, parce qu'elle est mortifiante, car la douleur inspire de la pitié, de la compassion : c'est encore un moyen d'attirer les regards, de faire occuper de soi, d'intéresser à son sort.

La sixième communication renferme une idée parfaitement vraie, en ce qu'elle explique l'obstination de certains Esprits dans le mal. On s'étonne d'en voir qui sont insensibles à la pensée, au spectacle même du bonheur dont jouissent les bons Esprits. Ils sont exactement dans la position des hommes dégradés qui se plaisent dans la fange et dans les joies grossières et sensuelles. Là, ces hommes sont en quelque sorte dans leur milieu ; ils ne conçoivent pas les jouissances délicates ; ils préfèrent leurs haillons souillés aux vêtements propres et brillants, parce qu'ils y sont plus à leur aise, leurs fêtes bachiques aux plaisirs de la bonne compagnie. Ils se sont tellement identifiés avec ce genre de vie qu'il est devenu pour eux une seconde nature ; ils se croient même incapables de s'élever au-dessus de leur sphère, c'est pourquoi ils y restent, jusqu'à ce qu'une transformation de leur être ait ouvert leur intelligence en développant en eux le sens moral, et les ait rendus accessibles à des sensations plus subtiles.

Ces Esprits, lorsqu'ils sont désincarnés, ne peuvent instantanément acquérir la délicatesse du sentiment, et, pendant un temps plus ou moins long, ils occuperont les bas-fonds du monde spirituel, comme ils ont occupé ceux du monde corporel ; ils y resteront tant qu'ils seront rebelles au progrès ; mais, à la longue, avec l'expérience, les tribulations, les misères des incarnations successives, il arrive un moment où ils conçoivent quelque chose de mieux que ce qu'ils ont ; leurs aspirations s'élèvent ; ils commencent à comprendre ce qui leur manque, et c'est alors qu'ils font des efforts

pour l'acquérir et s'élever. Une fois entrés dans cette voie, ils y marchent avec rapidité, parce qu'ils ont goûté d'une satisfaction qui leur paraît bien supérieure, et auprès de laquelle les autres, n'étant que de grossières sensations, finissent par leur inspirer de la répugnance.

(*A suivre.*)

(*Le Ciel et l'Enfer selon le Spiritisme,* par Allan Kardec, pages 337 à 339.)

L'AVENIR QUI NOUS ATTEND

(*Suite*) (1)

Je dirai ici quelques mots au sujet de cette mémoire surnaturelle qui se développe dans certains cas, et dont j'ai déjà parlé. Tout le monde a entendu dire que des personnes qui ont manqué mourir noyées ont eu, dans ce qui aurait été leur dernier moment si on ne les avait pas secourues, une étrange vision du passé, dans laquelle leur vie entière semblait flotter devant leurs yeux ; il paraît que ce même phénomène a lieu quand la mort est imminente sous une autre forme. Comme ce n'est pas pendant la lutte pour la vie, mais immédiatement avant de perdre connaissance que cette vision a lieu, ce doit être l'affaire d'une seconde, et cela nous explique ce que disent la voyante de Prévorst et d'autres somnambules d'un ordre supérieur, c'est qu'aussitôt que l'âme est dégagée du corps, elle voit toute sa vie terrestre d'un coup ; elle voit si elle a été bonne ou mauvaise, et prononce sa propre sentence. L'extraordinaire mémoire qui se manifeste parfois pendant la maladie, quand le lien qui unit l'âme au corps est probablement relâché, ne nous donne qu'un faible aperçu de cette faculté.

Mais nous avons tout lieu d'espérer que cette sentence que nous prononçons sur nous-mêmes n'est pas finale, car cela ne s'accorderait pas avec l'amour et la miséricorde de Dieu. Peu d'entre nous, sans doute, quittent la terre prêts à entrer au ciel. Bien que l'état d'âme dans lequel nous mourons soit probablement très important, c'est une pernicieuse erreur de croire qu'un repentir tardif et quelques prières dernières puissent purifier une âme souillée par des années de vice. Recevrions-nous un tel être dans notre intimité et dans notre cœur? Ne demanderions-nous pas que les marques laissées par le vice fussent effacées et que des habitudes vertueuses fussent prises ? Certainement oui. Comment donc pouvons-nous imaginer que la pureté du ciel doive être souillée par des rapprochements que la pureté de la terre condamne? Il serait cruel de dire, et déraisonnable de penser, que ce repentir tardif ne sert de rien : les aspirations élevées de l'âme expirante lui restent, de sorte que quand elle s'est dégagée du corps, elle ira vers autant de lumière qu'elle en porte en elle-même, au lieu de choisir les ténèbres, et sera prête, par la grâce de Dieu et des anges secourables, à en recevoir davantage. Mais dans ce cas, comme chez tous ceux qui meurent dans ce qu'on peut appeler un état négatif, l'avancement doit être progressif, bien que je doive croire que partout où le désir d'avancer existe, il devienne possible. Sinon, pourquoi le Christ, après avoir été « mis à mort dans la chair », est-il allé prêcher « aux Esprits qui sont en prison »? C'eût été une moquerie que d'avoir prêché à ceux qui n'auraient pas eu l'espoir d'être sauvés, et, s'ils n'avaient pas eu cet espoir, ils n'auraient pas écouté le prédicateur.

Cette manière de voir est pour moi réjouissante, encourageante et belle; je crois que si elle était plus répandue et mieux comprise, elle serait extrêmement bienfaisante dans ses effets. Comme je l'ai déjà dit, les notions extrêmement vagues que nous possédons au sujet d'une vie future empêchent qu'elles n'aient beaucoup d'influence dans le présent. Le tableau, d'un côté, est trop révoltant et incompatible avec nos idées sur la bonté divine pour être accepté de sang-froid, et, de l'autre, nos sentiments ressemblent à peu près à ceux d'une petite fille de ma connaissance à qui sa mère avait expliqué ce que serait la récompense de la vertu si elle était assez heureuse pour gagner le ciel, et qui se mit à pleurer, s'écriant: « Oh! maman, comme je serai fatiguée de chanter! »

La question qui se pose naturellement ici, et à laquelle je suis obligée de répondre, est : Comment ces opinions ont-elles été formées, et sur quelle autorité se basent-elles? Ma réponse étonnera beaucoup d'esprits. Ces opinions ont deux sources. Elles viennent d'abord de l'état où paraissent être les âmes qui, après avoir quitté la terre, y retournent et se rendent visibles aux vivants, état qu'elles avouent quelquefois. Elles se basent ensuite sur les révélations de nombreuses somnambules de l'ordre supérieur, qui confirment non seulement les révélations des morts, mais se confirment entre elles. Je ne veux pas insinuer par là que je considère la question de savoir si les som-

(1) Voir notre numéro du 20 juillet.

nambules sont clairvoyantes ou visionnaires, comme définitivement tranchée, ou que j'ai parfaitement établi ce fait que les morts reviennent quelquefois, mais je suis obligée de passer outre pour le moment. Que mes sources soient pures ou non, c'est de là que me viennent tous mes renseignements. Il est vrai que ces opinions sont très conformes à celles de Platon et de son école, et aussi à celles des mystiques d'un âge postérieur; les uns et les autres ont probablement édifié leurs systèmes sur les mêmes bases. Je suis loin d'employer ce terme de *mystiques* dans le sens injurieux, ou tout au moins dédaigneux qui lui a été donné dernièrement en Angleterre; car, bien qu'ils fourmillent d'erreurs en ce qui touche le concret et que leur manque de méthode inductive les ait continuellement trompés dans le réel, ils professaient l'idéal d'une manière sublime et semblent avoir été doués d'une merveilleuse clairvoyance en ce qui touche le côté mystérieux de notre nature. On peut objecter ici que si nous admirons leur clairvoyance, c'est parce que nous sommes dans une complète ignorance à ce sujet et que nous acceptons leur délire à défaut de révélation.

Quant à la conformité de découvertes récentes avec les leurs, cela n'a aucun poids, car il n'y a pas de doute qu'elles n'aient été fondées sur les leurs propres. J'admets cette ignorance, et leurs aperçus, tels qu'ils sont, n'ont rien autre pour les soutenir que leur sublimité et leur force de résistance; mais quant à ce qui regarde la valeur de l'évidence qui nous est fournie par la conformité, elle est fondée sur de tout autres bases. Nous pouvons en effet, sans crainte de nous tromper, dire de ceux qui nous renseignent, qu'ils ignoraient tout à fait les systèmes promulgués par les platoniciens et les mystiques; la plupart même ne les ont jamais entendu nommer. Quant à cet état particulier de somnambulisme auquel je fais allusion ici, ceux qui y sont sujets semblent être en général de très jeunes gens des deux sexes, des jeunes filles surtout; et en ce qui touche la faculté de voir les revenants, bien que ce phénomène ne semble avoir aucun rapport avec l'âge du voyant, ce n'est pas en général chez les savants ou les hommes de science que nous recueillons des exemples de ce genre; la crainte du ridicule d'un côté, et la doctrine des illusions spectrales de l'autre, les empêchent d'en croire leurs propres sens, ou de produire l'évidence qu'ils pourraient fournir.

(*A suivre.*) MISTRESS CROWE.

(*Les Côtés obscurs de la Nature.*)

SOBRIÉTÉ ET CONTINENCE

(*Traduit du portugais.*)

La première condition pour se conserver l'âme libre, l'intelligence saine, la raison lucide, est d'être sobre et chaste. Les excès de nourriture troublent notre organisme et nos facultés; l'ivresse nous fait perdre toute dignité et toute modération. Son état habituel produit une série de désagréments, de maladies qui amènent une vieillesse misérable.

Donner au corps ce qui lui est nécessaire afin d'en faire un serviteur utile et non un tyran, telle est la règle de l'homme sage. Restreindre la somme des nécessités matérielles, dominer les sens, dompter les appétits violents, c'est s'affranchir du joug des forces inférieures et préparer l'émancipation de l'esprit. Avoir peu de besoins est aussi une des formes de la richesse.

La sobriété et la continence marchent de compagnie. Les excès corporels nous énervent, nous épuisent, nous détournent des principes de la sagesse. Ils sont comme un abîme où l'homme voit sombrer toutes ses qualités morales. Loin de nous satisfaire, ils attisent nos désirs. Dès l'instant où nous nous laissons subjuguer par eux, ils nous absorbent et, comme une vague, éteignent tout ce qu'il y a de bon et de généreux dans notre être. Visiteurs modestes dès l'abord, ils finissent par nous dominer, par s'emparer de nous complètement.

Evitez les plaisirs corrupteurs dans lesquels la jeunesse s'étiole, au milieu desquels la vie se dessèche et s'altère. Choisissez au moment opportun une compagne et soyez-lui fidèle. Constituez une famille. La famille est l'état naturel d'une existence honnête et régulière. L'amour de l'épouse, l'affection des enfants, la saine atmosphère du foyer, sont des préservatifs souverains contre les mauvaises passions.

Grâce à ces créatures qui nous sont chères et voient en nous leur principal soutien, le sentiment de nos responsabilités s'agrandit; notre dignité, notre circonspection s'augmentent; nous comprenons mieux nos devoirs et, dans les joies que cette vie nous accorde, nous amassons des forces qui nous rendent facile leur accomplissement. Comment oser commettre des actions qui nous feraient rougir sous l'œil de l'épouse et des enfants? Apprendre à diriger les autres, c'est apprendre à se diriger soi-même, à se rendre prudent et avisé, à éviter tout ce qui peut souiller notre existence.

Donner notre vie aux autres, nous sentir revivre dans des créatures dont nous avons su faire des personnes utiles, des serviteurs zélés de la cause du bien et de la vertu, mourir après leur avoir inculqué le sentiment profond du devoir et donné une large connaissance de leurs destinées, c'est là une noble tâche.

S'il y avait une exception à cette règle, elle serait en faveur de ceux qui, au-dessus de la famille, ont placé l'humanité et qui, pour mieux la servir, pour accomplir à son profit une mission plus grande encore, ont voulu affronter seuls les périls de la vie, gravir solitaires les sentiers ardus, consacrer tous leurs instants, toutes leurs facultés, toute leur âme à une cause que beaucoup ignorent, mais qu'eux ne perdent jamais de vue.

La sobriété, la continence, la lutte contre les séductions des sens ne sont pas, comme le prétendent les gens du monde, une infraction aux lois morales, un amoindrissement de la vie; au contraire, elles éveillent, en qui les observe et les exécute, une intelligence profonde des lois supérieures, une aperception lumineuse de l'avenir.

Le voluptueux, séparé par la mort de tout ce qu'il aimait, se consume en vains désirs. Il fréquente les maisons de débauche, cherche les lieux qui lui rappellent son genre de vie sur terre et, ainsi, s'emprisonne chaque fois davantage dans les chaînes de la matière, s'éloigne de la source des pures jouissances et se condamne à la bestialité et aux ténèbres.

Se plonger dans les voluptés charnelles, c'est se priver pour bien longtemps de la paix dont jouissent les Esprits élevés. Cette paix ne peut uniquement s'acquérir que par la pureté de l'âme. Trop rarement on le reconnaît dans la vie corporelle. Tandis que, loin des plaisirs trompeurs, les bons Esprits se concentrent, se retrempent et s'ouvrent aux sensations délicates. Leurs pensées s'élèvent à l'infini. Affranchis par avance des liens des basses influences, ils abandonnent sans regret leur corps épuisé.

Méditons souvent et mettons en pratique le proverbe oriental : *Sois pur pour être heureux et pour être fort !* L. D.

(*Revista Espirita*, organe de la Société spirite « *Allan Kardec* », à Porto-Alegre, Brésil.)

LES DATES ET LEURS ENSEIGNEMENTS

L'*Echo du Merveilleux* cite un travail assez curieux sur les rapports des dates relatives à saint Louis et à son époque avec celles du règne et de la personne de Louis XVI.

Saint Louis et Louis XVI sont séparés par un intervalle de 539 ans, chiffre qui forme la clef numérique de ce travail et qui, ajouté à toutes les dates marquantes depuis la naissance de saint Louis, donne *invariablement* une date non moins marquante depuis la naissance de Louis XVI jusqu'à sa mort en 1793.

Citons quelques-unes de ces dates :

1. Naissance de saint Louis (23 avril)	1215
Ajoutez	539
Naissance de Louis XVI (23 août)	1754
2. Naissance d'Isabelle, sœur de saint Louis	1225
Ajoutez	539
Naissance d'Elisabeth, sœur de Louis XVI	1764
3. Mort de Louis VIII, père de saint Louis	1226
Ajoutez	539
Mort de Louis (Dauphin), père de Louis XVI	1765
4. Minorité de saint Louis, comme roi, commence en	1226
Ajoutez	539
Minorité de Louis XVI comme Dauphin	1765
5. Mariage de saint Louis, premières démarches	1231
Ajoutez	539
Mariage de Louis XVI	1770
6. Majorité et gouvernement personnel de Louis IX	1235
Ajoutez	539
Avènement de Louis XVI	1774
7. Saint Louis, victorieux, conclut une trêve avec Henri III	1243
Ajoutez	539
Louis XVI, victorieux, arrête les préliminaires de la paix avec Georges III	1782
8. Un prince d'Orient annonce à saint Louis par une ambassade le désir de se faire chrétien	1249
Ajoutez	539
Un prince d'Orient envoie une ambassade à Louis XVI pour lui manifester le même désir.	1788
9. Captivité de saint Louis (5 avril).	1250
Ajoutez	539
Captivité de Louis XVI (5 et 6 octobre)	1789

10. Saint Louis, captif, est abandonné des siens. 1250
Ajoutez. 539

Louis XVI, captif, est abandonné des siens. 1789

Cette nomenclature se poursuit encore, mais nous en élaguons les sept derniers numéros, qui se rapportent à des événements moins similaires dans les deux époques, et, par là même, moins concluants.

ÉCHOS ET NOUVELLES

LE TESTAMENT CACHÉ.

Il y a quelques années, nous nous étions installés dans les environs de la ville de Kansas.

La chambre que j'occupais avec mon mari avait deux fenêtres ouvrant sur un balcon.

J'étais endormie depuis à peu près une heure, lorsque je m'éveillai subitement avec l'étrange sensation que quelqu'un était dans notre chambre. J'aperçus, se tenant au pied du lit, une vieille femme élancée, maigre et vêtue d'une robe couleur mauve. Son expression était sombre et son regard triste était fixé sur moi. J'eus peur, craignant que ce ne fût quelque personne de l'hôtel entrée dans notre chambre. J'éveillai mon mari qui me dit de lui demander ce qu'elle désirait. Alors elle se glissa à travers la fenêtre sur le balcon et revint bientôt, puis elle fut enveloppée d'un léger nuage qui s'éleva au milieu de la chambre et elle disparut.

Nous fûmes convaincus que ce n'était pas un visiteur terrestre.

Le lendemain, je fis part de ce fait au propriétaire qui me pria de n'en pas parler aux autres hôtes.

Je ne voulais pas passer une autre nuit dans cette chambre, mon mari se moqua de mes frayeurs.

Quelques nuits après cette vision, mon petit garçon qui couchait dans notre chambre m'éveilla en me disant qu'une vieille femme se promenait dans la chambre et qu'il ne pouvait dormir. Pendant que nous la surveillions, un vieillard se joignit à elle. Il était beau, mais avait une expression froide et sinistre; après quelques secondes, ils disparurent ensemble, comme l'avait fait la vieille femme, la première fois.

Ces visites se renouvelèrent souvent, mais nous n'y attachâmes plus aucune importance. Mon mari fut obligé de s'absenter. Restée seule avec mon petit garçon, le courage m'abandonna, je devins nerveuse et souffrante.

A ma demande, quelques spirites de la ville tinrent une séance dans notre chambre. Ils prétendirent, pour éclaircir ce mystère, que c'étaient des Esprits liés à la terre et qui resteraient jusqu'à ce que quelqu'un vînt les aider à réparer le tort qu'ils avaient fait avant de quitter la vie.

Mes amis spirites m'engagèrent à rester, afin d'éclaircir ce mystère. Je ne voulus rien entendre, je fis mes malles le soir même, décidée à partir le lendemain.

Après avoir terminé mes préparatifs, exténuée de fatigue, je me mis au lit; je commençais à sommeiller, lorsque je sentis une main sur mon épaule; je me réveillai en sursaut et j'aperçus la forme d'un homme qui me montrait d'un air féroce un large buffet situé au milieu de la chambre, désirant évidemment me désigner quelque chose qui s'y trouvait. Inutile de raconter mon épouvante. J'essayai de crier sans pouvoir articuler un son. Enfin je perdis connaissance et ignorai ce qui se passait jusqu'à ce que la cloche du déjeuner vînt m'éveiller.

Ce matin même, je fis mes adieux à la maison hantée et à ses habitants, me promettant bien de n'y jamais revenir. Douze mois après, nous revenions à Kansas. Le premier soir, j'eus un vif désir de revoir la maison hantée et de m'enquérir des Esprits. Me sentant en bonne santé et n'ayant pas à passer la nuit avec eux, j'étais brave. La maîtresse de la maison fut charmée de me voir et me conduisit dans la chambre hantée pour y causer tranquillement. La lampe était allumée, et nous étions assises près de la fenêtre ouverte. Pendant que j'étais assise, j'entrai en trance et une main invisible me conduisit dans un cabinet qui servait de garde-robe. Je remuai différentes choses, entre autres une planche sous laquelle était une large enveloppe bleue, et alors je revins à moi. Le paquet était adressé à un avocat de la ville à qui la propriétaire de la maison le fit parvenir le lendemain. L'avocat fut surpris de trouver quelques titres et le testament égaré d'un de ses anciens clients mort depuis plus de vingt ans.

Il avait laissé une partie de ses biens à sa femme et le reste à un neveu et à une nièce : mais sa femme, ne désirant point partager, avait caché le testament. Etant morte subitement, elle n'avait pu dire où il était. La maison avait été vendue et transformée en hôtel. Ceci explique pourquoi la vieille femme hantait cette chambre où elle avait caché le testament et comment son mari venait l'aider à accomplir sa mission.

(*Borderland.*)

La vision d'Armand Carrel.

C'est Jules Favre qui l'a racontée, dans les termes que voici :

« C'était quarante-huit heures avant la rencontre fatale. Je dînais avec Carrel et Mme Carrel; une autre personne assistait également au dîner. Quand l'appétit des convives fut satisfait, à ce moment où la causerie devient plus libre et plus intime, Armand Carrel, jusqu'alors aimable et communicatif, devint tout à coup soucieux. Son front se rembrunit et son esprit parut en proie à quelque amère pensée. Etonnés du silence qu'il gardait, nous lui demandâmes la cause de sa tristesse soudaine, et, après quelques hésitations, il nous raconta une vision qu'il avait eue la nuit précédente et qui l'avait fortement impressionné.

« Il travaillait à cette époque à une histoire de l'Empire. Pour être plus tôt à l'œuvre, il avait fait transporter un lit dans son cabinet, et aussitôt que les premières clartés de l'aube l'avaient éveillé, il prenait la plume..

« La veille du jour où il nous fit ce récit, il s'était endormi comme à l'ordinaire. Au milieu de la nuit, il se réveilla sans cause appréciable et son premier regard le glaça d'effroi. Une ombre se dressait devant lui. C'était une femme en longs habits de deuil, gémissante, éplorée. Carrel reconnaît avec une indicible terreur sa mère qui habitait Rouen.

« Haletant, la sueur au front, il s'écria : « C'est vous, ma mère? Mais de qui portez-« vous le deuil? Est-ce que mon père serait « mort? »

« Une voix lui répond : « C'est de vous, « mon fils, que je porte le deuil » ; et l'ombre disparaît.

« Carrel épouvanté se lève, court à la chambre de sa femme. Il trouve Mme Carrel tremblante et tout en larmes. Elle venait d'avoir exactement la même vision.

« Tel fut le récit que nous fit Armand Carrel. Je n'avais pas lu les journaux ce jour-là, et je ne pouvais prévoir l'aventure misérable où l'illustre publiciste allait trouver la mort. Le lendemain, il se battit, et, cinq jours après, il n'était plus : la prédiction de l'ombre s'était accomplie. »

(*L'Echo du Merveilleux.*)

La prière.

« Il m'a toujours semblé que la prière, cet instinct si vrai de notre impuissante nature, était la seule force réelle, ou du moins la plus grande force de l'homme. L'homme ne conçoit pas son effet; mais que conçoit-il? Le besoin qui pousse l'homme à respirer lui prouve seul que l'air est nécessaire à sa vie. L'instinct de la prière prouve aussi à l'âme l'efficacité de la prière.

« Celle-ci, en effet, ne fut jamais inventée; elle naquit du premier soupir, de la première joie, de la première peine du cœur humain. Le cri de gloire, d'admiration ou d'amour que l'homme élève vers son Créateur en passant sur la terre ne périt pas; il remonte, il retentit d'âge en âge à l'oreille de Dieu, comme l'écho de sa propre voix, comme un reflet de sa magnificence.

« Mais ce souffle sacré de l'homme que les fils d'Adam s'étaient transmis jusqu'à nous avec leurs joies ou leurs douleurs, il s'est éteint en France dans nos jours de dispute et d'orgueil; nous avons mêlé Dieu à nos querelles. L'ombre de Dieu fait peur à certains hommes. Ces insectes qui viennent de naître, qui vont mourir demain, dont le vent emportera dans quelques jours la stérile poussière, craignent de confesser par un mot, par un geste, l'Etre infini que les cieux et les mers confessent; ils dédaignent de nommer Celui qui n'a pas dédaigné de les créer, et cela, pourquoi? Parce que ces hommes... s'appellent Français du dix-neuvième siècle! Heureusement, le dix-neuvième siècle passe et j'en vois approcher un meilleur, un siècle vraiment religieux, où, si les hommes ne confessent pas Dieu dans la même langue et sous les mêmes symboles, ils le confesseront au moins sous tous les symboles et dans toutes les langues. »

De qui sont ces lignes empreintes de tant d'actualité?

Elles sont d'un inspiré, d'un prophète... On les croirait d'hier et elles ont été écrites en 1832 par Lamartine, dans son *Voyage en Orient.*

Puisse le siècle dont l'aurore est proche voir éclore dans la liberté et dans l'amour, sous l'impulsion du Spiritisme, l'ère de foi et de rénovation religieuse entrevue par l'auteur des *Harmonies!*

DÉMOPHILE.

PENSÉE

La foi véritable, la foi vivante et profonde ne va jamais seule. Elle a une sœur qui ne l'abandonne jamais. C'est l'Espérance.

LACORDAIRE.

Le Gérant : A. BOYER.

PARIS. — IMP. CH. BLOT, 7, RUE BLEUE.